Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 13

Artikel: La cravate
Autor: Jean-Bernard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220963

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ton cousu de fil blanc du caleçon des grandes ; bouton de nacre pour chemisettes, ou d'étoffe grise pour les gants ; je vous y vis surtout, vieux amis, *moules* de bois recouverts de cretonne, vous qui *mouriez boutons* pour *renaître toupies* grâce à la vertu d'un bout d'allumette. Et vous autres, tombés, avec des inscriptions anglaises, d'un pantalon médical ; et toi aussi, bouton à la soie élimée d'une redingote pastorale ! Eh ! oui, tous, vous dis-je, tous, ô boutons de village, nous vous tenions dans nos mains de gosses ! Et nous y prenions plaisir, car vous étiez toute la vie, tout le jeu : *le péta-contre.*

Il s'agissait pour les joueurs de lancer tour à tour chacun son bouton contre une porte de grange et ensuite d'évaluer la distance entre les points de chute. Puis on pidait[1] ou, si vous l'ignorez, on mesurait avec les pieds et avec les mains : « 7 pieds, une main, 3 doigts ». L'estimation la plus exacte faite avant le contrôle désignait le gagnant. On le payait en boutons, selon les erreurs commises par les perdants.

On appelait *bombes* certains boutons fort estimés pour lancer contre la paroi. Ils provenaient des tuniques militaires — *bombes creuses* — ou des capotes — *bombes pleines* —. Ils avaient la blancheur de l'infanterie, le doré à grenades de l'artillerie, les haches des sapeurs. Et perdre sa bombe, c'était perdre son drapeau, son honneur. Le jeu n'était pas sot. Que de particuliers, de diplomates, de peuples sauraient mieux estimer les distances s'ils avaient joué au péta-contre du Pays de Vaud.

Il y avait aussi le temps des haricots. De toutes couleurs, de toutes dimensions, ils s'accumulaient dans nos poches orgueilleusement gonflées, et parfois ils les laissaient sinistrement vides.

Nous jouions à *la Dame.* Chacun avançait un certain nombre de haricots dont on formait un cercle sur un endroit plat. Au milieu, on mettait *la Dame,* un petit, rond, mi-partie jaune et blanc. Puis, d'un gros *Soissons* mis entre le pouce et l'index formant catapulte, on tâchait d'atteindre la Dame ou tout au moins quelques pièces. On gagnait ce qu'on pouvait faire sortir du cercle. Si la Dame était projetée en dehors, le vainqueur ramassait tout. Cela ressemblait au jeu des billes.

Mais nous avions mieux encore : Un joueur se présente à un autre, la main fermée et pleine de haricots. Alors s'engage ce dialogue :

Le premier : Chevalière ?
Le second : Chandron.
Le premier : Combien ?
Le second : Montra.
Le premier : Pa la pina.

Le second cite un chiffre. On vérifie le contenu. Si le deuxième a deviné exactement, il reçoit la poignée. En cas d'erreur, il paye la différence. A la demande de « Montra », le premier doit ouvrir la main un instant, mais seulement s'il a plus de dix haricots, et alors le second dit le chiffre qu'il estime avoir vu. Pour égaliser les chances, et par courtoisie de chevalier, il était d'usage de poursuivre un moment le jeu entre les deux mêmes. S'il refusait de jouer, l'interpelé brisait net le dialoque : « Chevalière » ? — « ... Cambronne[2]-lière » !

Alors, on n'entrait pas en matière.

(A suivre.) *Ave.*

LA DISPARITION DE LA BOURGEOISIE

(Extrait de la dernière « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser).

DANS trop de nos villes et bourgades vaudoises, les vieilles familles bourgeoises disparaissent les unes après les autres, attirées par la tentacule de localités plus grandes ou frappées d'extinction. Feuilletez les savants cahiers du Bureau fédéral de statistique et vous serez frappés de voir combien la proportion des bourgeois dans la plupart de nos chefs-lieux de district, est minime (pour ne pas dire parfois inestimable) en regard des non-bourgeois. Il faut dire aussi que le non-bourgeois Vaudois ou Confédéré, sollicite très rarement son admission à la bourgeoisie de la commune où, cependant, sa famille est fixée souvent depuis plusieurs générations. Cela coûte cher, le canton de Vaud a un système de naturalisation fort différent de celui de beaucoup d'Etats confédérés ; ce système ne facilite pas la naturalisation des ressortissants du canton désireux d'acquérir une nouvelle commune de bourgeoisie, ou des Confédérés. Et notons, à ce propos, en passant, que le projet de loi sur la naturalisation suisse, pendant devant les chambres fédérales, s'il favorise, et énormément, le candidat étranger, n'aura aucune répercussion sur les ressortissants du canton ou des Confédérés. Si l'effectif des non-bourgeoisies subit quelque modification, ce ne sera certes pas par l'afflux de candidats ressortissants du canton ou Confédérés.

» Nous disions donc que l'élément bourgeois était en forte diminution, si ce n'est en quasi-disparition, dans plusieurs communes importantes. De nos dix-neuf chefs-lieux de district, six seulement ont à leur tête un de leurs bourgeois : à savoir Vevey, Nyon, Avenches, Cully, Château-d'Oex et Le Chenit. Au reste, pour ces deux dernières localités, jamais un « Damouna » (habitant du Pays d'Enhaut) et un Combier ne concevraient qu'on pût choisir un syndic parmi les « étrangers », — ce qui désigne tout simplement les non-bourgeois, vinssent-ils du village d'à côté... »

LE BULLETIN METEOROLOGIQUE

CA, c'est une sale blague, se dit Jean Laveine, en rentrant dans son bureau. Il était rédacteur en chef du *Triple Echo.* Son directeur venait de l'appeler et lui avait tenu le langage suivant :

— Voilà, mon cher. Il nous faudrait tous les jours un bulletin météorologique. Ça manque. Plusieurs fois déjà des lecteurs m'en ont parlé. Ouvrez donc une petite rubrique. Hein ? ce n'est pas difficile. Tous les journaux ont ça...

Sans doute ce ne devait pas être difficile. On peut consulter sur les tendances du temps le baromètre enregistreur de l'opticien de la Grande Rue, quand celui-ci n'a pas oublié de remonter sa mécanique ou de mettre de l'encre dans le petit godet.

Jean Laveine ouvrit sa fenêtre, examina le ciel et se rassit pour écrire : *Prévisions du temps.* Il eut beaucoup de mal à accoucher de trois lignes. Après force ratures il se décida pour la formule suivante :

« Temps brumeux, vent variable, faible ; quelques ondées à caractère orageux ; soleil intermittent. »

Le lendemain, il en fut ainsi. Encouragé, Jean Laveine continua à donner tous les jours des pronostics qu'il écrivait au petit bonheur ; jamais il ne commit d'erreurs graves et jamais aucun lecteur ne réclama. Si bien que pour organiser son travail d'une manière rapide et agréable, il prit le parti d'inscrire une cinquantaine de formules sur de petits billets qu'il plaça dans un boîte *ad hoc.* Chaque matin, il les remuait, en tirait un au hasard et envoyait le gagnant à l'imprimerie.

Et les bulletins météorologiques se succédèrent ainsi à la plus grande satisfaction des lecteurs.

Il y avait près de deux ans que cela durait, quand un matin on annonça au rédacteur en chef un visiteur qui fit passer sa carte :

MODESTE SAVOIR
Directeur du Super-Observatoire international

— Diable, diable ! se dit Jean Laveine, mauvaise affaire ! Faites entrer.

Monsieur Modeste Savoir se présenta très aimablement.

— Monsieur, dit-il, vous connaissez notre Observatoire et vous avez à quels travaux il se livre. Depuis que j'étudie les questions météorologiques je n'ai rencontré chez aucun de mes confrères de pronostics aussi justes que les vôtres. Moi-même je n'ai jamais obtenu de résultats aussi remarquables.

Je dois vous dire que depuis un an je suis votre bulletin avec attention. C'est lui qui a donné le plus faible pourcentage d'erreurs. Je viens donc, au nom de la science, vous demander quelques renseignements sur vos procédés et sur les appareils de précision que vous employez.

Accablé par cet éloge imprévu, Jean Laveine demeura une minute et demie sans pouvoir répondre. Son visiteur n'était-il pas un humoriste ? Mais non, Monsieur Modeste Savoir était l'homme le plus sérieux du monde.

— Mon Dieu, Monsieur, finit par dire Jean Laveine, vous me comblez... mais vraiment, je n'ai pas grand mérite. J'arrive à cela par une sorte d'intuition... je regarde le ciel... j'observe.

— Prétendriez-vous posséder un diagnostic spécial en la matière. Ce serait alors un cas de connaissance vraiment supra-normale.

— Hé ! hé ! peut-être, mon cher confrère, se hasarda Jean Laveine. J'ai beaucoup observé et j'ai noté mes observations.

Monsieur Modeste Savoir manifestait une impatience légitime ; il tenait pour tout à fait insuffisantes les explications qu'on voulait bien lui donner et sortant de son attitude courtoise se montrait légèrement agacé.

Amusé par la naïveté de son interlocuteur, mais excédé aussi par ses importunités, Jean Laveine finit par sortir de son tiroir la fameuse boîte.

— Ceci est tout mon Observatoire — Agitez avant de s'en servir ! — Voulez-vous connaître le temps qu'il fera demain, mon cher confrère, tirez vous-même...

Monsieur Modeste Savoir prit un bulletin, le déplia et lut :

« Température légèrement en hausse. Nuages à l'est avec éclaircies. Pluies à l'ouest. »

— Et voilà, dit Jean Laveine. Ce n'est pas plus difficile que cela. Vous avez maintenant tout mon secret...

Monsieur Modeste Savoir protesta au nom de la science et se retira très fâché, persuadé que le rédacteur en chef avait, tout en se moquant de lui, refusé de lui dévoiler une mystérieuse découverte scientifique.

Et le *Triple Echo* continue comme par le passé à donner des prévisions météorologiques d'une qualité très supérieure à celle de tous les Observatoires de la terre.

Un niais rappelait à Madeleine Brohan ses succès passés et lui disait :

— Que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été.

Madeleine Brohan répondit :

— Mais si ! On peut avoir été un imbécile et l'être encore !

LA CRAVATE

SI on consulte les Messieurs qui se piquent d'un peu de recherche dans la mise, la plupart vous diront que la cravate n'est pas un vilain accessoire de toilette, que sa nuance, son genre ne sont pas indifférents, qu'ils doivent s'harmoniser avec la physionomie et l'allure des individus, et que ce bout d'étoffe claire ou voyante selon le goût de chacun, fait un peu partie de la personnalité de celui qui le porte.

Tout le monde connaissait la cravate de Déroulède et on n'imaginait pas le barde patriote que privé de cet ornement qui donnait un caractère à son visage typique. M. Le Bargy, quand il jouait, avec l'élégance que l'on sait, les jeunes premiers, lança un certain nœud aux coins repliés qu'il a conservé, et qui obtint un succès énorme. M. Paul Deschanel fut un des premiers à adopter cette mode.

Comment imaginer le chansonnier Fursy sans sa légendaire lavallière, et M. Mussolini sans l'étroit petit ruban noir qui rappelle beaucoup plus un lacet qu'une cravate ?...

[1] Pider : mesurer avec les pieds. Dans notre cas, les mains qui se sont ajoutées viennent du singe plutôt que de l'étymologie.

[2] Comme d'habitude, Cambronne est un peu là pour sauver l'honneur.

Est-ce pour protester contre la ligue qui demande la suppression du faux-col et naturellement de ses accessoires, que l'Italie ouvre un concours assez curieux et international, avec cent mille lires de prix, un concours de cravates, auquel sont conviés les fabricants, les artistes du monde entier et les manufactures de soie les plus réputées de la péninsule, qui devront exécuter les dessins en trois ou quatre couleurs qui seront primés par le jury ?

Peut-être.

Dans tous les cas c'est une idée ingénieuse pour provoquer l'émulation des fabricants de tissus.

De la réunion de toutes ces cravates, venues du monde entier, sortira-t-il une nouveauté et quel est le pays qui remportera la palme de l'élégance et du bon ton ?...

On dit déjà que plusieurs Français réputés pour la distinction de leur goût, accepteraient de faire partie de ce jury pour défendre les créations de chez nous.

Messieurs, on continue à s'occuper de vous, on vous traite un peu comme les petites femmes coquettes et on se demande où s'arrêteront les incursions dans le vestiaire masculin ?

Après les cols et les cravates, pensera-t-on aux gilets de flanelle ?...

(Feuille d'Avis de Vevey.) *Jean-Bernard.*

La Patrie Suisse. — C'est encore avec une cinquantaine de superbes illustrations que se présente le dernier fascicule de la « Patrie Suisse » (No 879, du 16 mars). Il s'ouvre par un très beau portrait de M. le Dr Jules Gonin, récemment installé comme professeur ordinaire d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne. Il nous apporte encore les portraits du sculpteur J.-J. dit James Pradier, du nouveau conseiller d'Etat tessinois Angelo Tachini, d'as du *football*. Toute une série de vues sont consacrées à Gléresse, à sa curieuse église, à l'île St-Pierre qui lui fait face. L'actualité y est représentée par le IVme Salon de l'Automobile, la 44me session du Conseil de la Société des Nations, par des scènes du Carnaval de Bienne, par des scènes hivernales : un train du Pont-Brassus se frayant un chemin dans la neige, et l'essai d'un traîneau à moteur, à Davos ; l'art, par des reproductions d'œuvres de Pradier et de tableaux de Max Bollinger ; les sports, par l'automobilisme, le football. C'est un numéro fort bien venu. **G. R.**

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.
(Suite).

— Lucie supporta admirablement cette secousse. J'imagine même, que très vite, elle envisagea l'avenir et prit une décision. Quand on a été seule dès l'enfance et accoutumée, de bonne heure, à gagner son pain, on ne perd pas de temps en vaines lamentations. On avait transporté le corps dans le petit chalet, dont ce fut l'inauguration. Le jour de l'enterrement, Lucie nous parut très calme, mais vieillie. Elle-même était allée, tôt après l'accident chercher les vieux parents, les avertir doucement et les consoler, elle qui avait si grand besoin d'être consolée. Et sitôt le malheureux Pierre enterré, elle installa les vieux dans la chambre qu'il leur avait destinée, tandis qu'elle se logeait dans celle qui devait être celle des jeunes mariés. Et puis, sans défaillance, sans hésitation, elle accepta sa nouvelle vie et se mit à travailler pour les trois. Au début, les braves vieux s'inquiétaient, un peu gênés. Avec la logique très claire des pauvres, qui savent le prix du pain, ils se disaient que Lucie ne leur devait rien, qu'elle n'était pas leur belle-fille, que tout cela était à elle : le chalet, les meubles, le linge, etc. Qu'ils n'y avaient aucun droit. A plusieurs reprises, le père me parla de ses soucis. Il voulait s'adresser à la commune pour un secours et me consultait, quoique je ne fusse pas encore municipal. Lucie eut vent de ces inquiétudes. Elle se fâcha et me défendit de m'occuper de rien. « C'est mon père et c'est ma mère, disait-elle, s'ils te reparlent de quelque chose de semblable, fais leur bien comprendre qu'ils me font chagrin. » Et lorsque l'un ou l'autre des vieux hasardait une observation sur une dépense à leur profit, qui leur semblait excessive, quoique bien modeste, elle répondait en invoquant la volonté du mort : « Pierre aurait fait de même ». — « Pierre le désirait ». — « Ne faites pas de la peine à Pierre ». Comme elle eût accepté tous les devoirs, toutes les tâches, pour Pierre vivant, elle ne jugeait pas nécessaire de les repousser parce que Pierre était mort. Et tout cela, voyez-vous, mademoiselle, si simplement, si facilement qu'on ne devinait ni son chagrin, ni son effort. Voilà six ans que cela dure. Les bons vieux se sont accoutumés. Ce trio formé par une catastrophe s'est fondu en une famille. Ils s'aiment. Lorsque la bonne maman parle de Lucie, elle dit « ma belle-fille ». Pour ces vieillards, elle est veuve. Ils semblent croire — qui sait s'ils ne croient pas que le mariage a eu lieu autrefois.

Tante Julie ajouta :

— Ils le croient, mon garçon, ils le croient. L'autre jour, la mère me contait ses petites histoires, la bonté de Lucie, les soins qu'elle donne au père infirme ; et la bonne vieille me dit, je ne sais plus à propos de quoi : « Oh ! Lucie ne se « remariera » jamais.

— C'est bien cela. Et la « veuve » toujours en deuil, mais qui sait sourire et même rire, accepte aussi cette façon d'envisager le passé. Elle garde la mémoire de Pierre comme elle garde, à son doigt, l'alliance qu'il y mit au jour des fiançailles. N'est-ce pas beau, mademoiselle ?

Sérieuse, maintenant, Pauline avait écouté ce récit avec une attention qu'elle ne donnait pas, habituellement, à un « fait divers » — selon son expression. — C'était plus qu'une attention de jeune parisienne polie. Elle demanda :

— Et cette situation dure ?...

— Depuis tantôt sept ans, Mademoiselle.

— Sept ans. Elle est jolie, cette jeune fille ?

— Dans la vallée, on la trouve encore belle. Oh ! ne pensez pas que c'est le défaut d'occasion qui l'empêche de se « remarier », comme dit la vieille maman. Non, non. Les portes n'ont pas manqué et ne lui manquent pas.

— Tante Julie confirma.

— Certes. Et, tenez, le frère de Mariette en était fou, réellement. On peut dire que s'il s'est marié, il y a deux ans, avec une fille d'Ollon, c'était de dépit, et, un peu aussi, pour s'éloigner de Lucie. Il l'a suppliée, suppliée, rien n'y a fait. Et cependant, ce garçon est riche ; pour chez nous s'entend. Son grand père, l'ancien syndic, un homme de conséquence, l'encourageait. Il juge Lucie à sa valeur. Il savait que son petit-fils ne pouvait trouver mieux pour ce qui est des qualités. Les deux vieillards eussent suivi le jeune ménage, tout s'arrangerait. Elle a refusé, gentiment, mais fermement.

— Singulière fille, murmura Mme Gerbier, qu'une telle tenacité, si peu en rapport avec sa propre faiblesse, stupéfiait. Singulière fille.

— Permettez, madame. Lucie n'a rien d'extraordinaire. Elle a aimé son Pierre. Elle l'aime encore. A l'entendre, tout dans sa vie est absolument logique. « On n'aime pas pour soi-même », m'a-t-elle dit, un jour où j'étais allé lui parler, de la part du frère de Mariette, et tenter un dernier assaut. « On n'aime pas pour soi-même. On aime son mari pour le rendre heureux. Eh ! bien je sais qu'en aimant ses parents, je rends heureux Pierre. Ça me suffit. » Vous ne la ferez pas sortir de là.

— Impossible, dit encore tante Julie, impossible de l'en faire sortir. Lorsque Jaques — c'est donc le frère de Mariette — lui parla de mariage, elle lui montra l'alliance qu'elle porte toujours. « Aucune autre ne la remplacera », fit-elle. Jaques, alors, essaya de lui faire comprendre que, sans remplacer cette bague, elle pouvait en glisser une autre à côté. Lucie s'est presque fâchée : « Quelle honte ! » disait-elle.

— Je voudrais bien la connaître, fit Pauline.

— Mais, mademoiselle, vous la connaîtrez si vous avez du travail à lui donner. Elle viendra.

— Non, non. Je voudrais la voir chez elle, à l'improviste, dans son milieu.

— C'est encore facile ; le chalet n'est pas loin d'ici, et Mariette en sait le chemin, proposa tante Julie.

Mais Marc-Antoine trouva mieux.

— Ou, si vous le permettez, mesdames, je vous y conduirai ?

Pauline accepta. Elle était reconnaissante à Marc-Antoine d'avoir fait cette offre à sa mère et à elle. Ce « mesdames » arrangeait toutes choses. Ainsi, le jeune homme n'imposait pas une manière de tête à tête, dont elle se fut, évidemment, vite lassée. Il servirait de guide, pas davantage ; de guide pour lequel on a quelques égards de plus que pour un autre, mais dont la présence ne compromet pas.

— Et quand irons-nous ? demanda-t-elle.

— Quand vous voudrez.

(A suivre). **G. Héritier.**

Royal Biograph. — Chacun sera étonné, cette semaine, en voyant affiché au programme du Royal Biograph « Le Fils de la prairie » vu que ce film est interprété par William Hart, alias Rio Jim, l'homme aux yeux clairs, le cavalier le plus formidable de l'écran, l'homme qui risque à chaque instant de se rompre les os dans des chevauchées fantastiques. Au même programme, « Ploum aux bains de mer », 20 minutes de fou-rire, et le « Ciné-Journal-Suisse » avec ses actualités mondiales et du pays.

Théâtre Lumen. — La direction du Théâtre Lumen s'est assurée pour son programme de cette semaine une des plus artistiques et des plus grandioses réalisations cinématographiques américaines présentée à ce jour : « Amour de Prince », merveilleux film artistique et dramatique à grand spectacle. Ajoutons également qu'une adaptation musicale spéciale exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, accompagne fort heureusement cette œuvre. Au même programme, « La course de l'amour ! » comédie comique en 2 parties, « Une ascension à la Jungfrau », documentaire, et le « Ciné-Journal-Suisse ».

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !
Un Cordial Vaudois
à base d'œufs frais et crème
Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

Fabrique de Bricelets de ménage
Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés
Maison B. ROSSIER
Rue de l'Ale, 19, LAUSANNE

Bitter Diablerets
Apéritif sain

GRAINES ET ALIMENTS POUR VOLAILLE
E. UTZ, Graines et Farines
Rue de l'Ale, 43 **LAUSANNE** Tél 94.23
Livraisons à domicile

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.